

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 1.
ABONNEMENTS.	2 CENTS LE NUMERO.	ADMINISTRATION ET REDACTION: 32 RUE BONSECOURS MONTREAL.
Un an \$1.00 Six mois 50 Trois mois 25		

MONTREAL, 5 MAI 1881.



PHAROLD LE BOHEMIEN.

I

Dans les derniers jours du mois de mai 1783, une de ces troupes de bohémien qui comprenait sept ou huit familles et se montait, en comptant les femmes et les enfants, à une cinquantaine de personnes, était campée, entre Derval et Guéménéc-Penfaz, dans la lande de Conquereuil.

Située dans la Marche Bretonne, non loin des limites factices qui séparent maintenant le département de la Loire-Inférieure de celui d'Ille-et-Vilaine, cette lande, à peine entamée de nos jours par de timides essais de culture, occupe le sommet d'un plateau légèrement ondulé qu'on pouvait alors parcourir en tous sens, dans une longueur de plusieurs lieues, sans y découvrir ni une route tracée, ni une habitation.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait qu'un immense tapis de bruyères courtes et maigres, irrégulièrement troué d'espaces où la terre apparaissait rousse et nue, comme si le feu y eût promené sa flamme dévorante.



Le camp des bohémien. (Page 2, col. 1.)

Ça et là, au-dessus du feuillage sombre des bruyères où pointaient les calices roses et violets de quelques fleurs précoces, d'énormes touffes d'ajoncs balançaient au sommet de leurs tiges hérissées de piquants leurs quenouilles de boutons jaunes et odorants.

Partout déjà, sous le pied, la terre sonnait sèche et dure ou s'émiettait en fine poussière. Par endroits cependant quelques flaques d'une eau capissante se rencontraient, derniers vestiges des pluies de l'hiver amoncelées dans un creux de terrain; ou bien, au pied d'un monticule, une source bouillonnait et s'en allait, mince filet d'eau, vers la rivière la plus prochaine, marquant sa trace d'un étroit ruban d'herbe verte et fraîche.

Pas un arbre, pas un buisson ne rompaient l'éten-

due de cette vaste plaine où l'hiver, les vents sans contrainte déchaînaient leurs fureurs, tandis que l'été les rayons du soleil, tombant d'aplomb sur ce sol rocailleux ou durci qui les réfléchissait comme un miroir, transformaient l'atmosphère en une fournaise ardente.

Vers le nord, la lande, par une pente douce, se confondait avec les prairies et les champs cultivés de la vallée du Chier, petit affluent du Don, ou se heurtait à la lisière d'un grand bois voisin du village de Pierrie, et dont il ne reste aujourd'hui que quelques bouquets d'arbres.

C'était sur la lisière de ce bois, dans un pli de terrain où coulait une source fraîche et limpide, qu'était assis le campement des bohémiens.

Un mince filet de fumée s'épanouissant en panache, et de loin pouvant se prendre pour les vapeurs flottantes de la brume du soir, en trahissait seul l'existence au voyageur qui marchait sous bois ou traversait la lande. Mais du monticule qui l'abritait on pouvait d'un regard en saisir l'ensemble.

Sur les bords du ruisseau, à l'ombre d'arbres détachés de la masse du bois comme des sentinelles avancées, étaient éparpillées cinq ou six tentes, si l'on peut donner même ce nom à quelques lambeaux de toile sale et brune flottant, mal attachés, sur des pieux de bois vert, des coréles ou des branches d'arbres encore garnies de leurs feuilles.

À l'entrée de ces tentes, des femmes étaient assises, allaitant leurs enfants ou rapetassant d'une main négligente des haillons informes. Quelques-unes, avec leurs traits d'une pureté et d'une délicatesse antiques, et leurs grands yeux noirs dont la flamme animait d'éclairs passagers leurs brunes et immobiles physionomies pouvaient passer pour des types accomplis de la beauté, chez cette race nomade, où la femme a le vif éclat et la courte durée des fleurs sauvages.

D'autres, usées déjà par les fatigues d'une maternité précoce ou par les vicissitudes de leur vie vagabonde retenaient cependant, dans leur attitude allanguie ou sur leurs visages flétris, quelques traces de leur jeunesse disparue. Elles semblaient marquer la transition entre leurs compagnes plus jeunes et plus heureuses et cinq ou six affreuses vieilles ratatinées et sordides, dont la face simiesque, contractée par le rictus d'un rire moqueur et méchant, n'avait plus rien d'humain, et qui ressemblaient à des sorcières, ressemblance rendue plus frappante encore par leur costume composé d'un large manteau rouge jeté sur une robe en loques, et d'un grand chapeau de paille à forme haute et à bords bizarrement relevés.

À quelques pas des tentes, à l'endroit même où la source s'échappait du petit bassin où sondaient ses eaux, s'écoulait dans le lit qu'elle s'était creusée, une vingtaine d'hommes aux traits basanés et aux formes vigoureuses étaient assis ou couchés dans des attitudes nonchalantes autour d'un grand feu, dont la flamme dissipait la fraîcheur de cette brumeuse soirée de printemps.

Ils devisaient à demi voix, tandis qu'une vieille femme, accroupie dans les cendres, surveillait une marmite posée sur un trépied, où bouillait, à en juger du moins par un tas suspect de plumes demeurées à terre, à côté de coqs et de poules violemment arrachés de leur perchoir, une oie égarée frauduleusement ramassée dans la lande.

Une couvée d'enfants piaillaient et grouillaient entre les tentes et le foyer, se roulant, à demi nus, sur l'herbe pendant que deux ou trois petites filles, du haut des chariots rangés plus en arrière, sur le bord même du bois, suspendaient aux branches des morceaux de linge qui venaient de recevoir dans l'eau du ruisseau une lessive insuffisante.

L'ombre envahissait déjà les profondeurs du bois, où les chevaux des bohémiens apparaissaient parfois, broutant patiemment une herbe courte et rare.

Mais un dernier rayon de soleil, qui rasait obliquement le sommet du monticule, dorait encore de teintes chaudes et lumineuses le feuillage des arbres. Il faisait ressortir jusqu'aux moindres détails de cette scène paisible et pittoresque, qui empruntait une sorte de poésie sauvage à son isolement même, et à ce mélancolique silence qui semble descendre du ciel à l'heure où le soleil, s'enveloppant d'un voile de nuages étincelants comme une fournaise, se retire devant les ombres grandissantes de la nuit.

Une brise légère arrivait de la lande toute parfumée de senteurs d'ajoncs et bruissait doucement dans les feuilles; puis de grands silences se faisaient parfois, à peine interrompus par les éclats de rire des enfants, ou par le cri lugubre d'un engoulevent qui retentissait dans le lointain comme un gémissement plaintif.

Tout, dans ces derniers bruits de la nature se préparant au sommeil, semblait inviter au repos et au recueillement. Involontairement, les bohémiens subissaient cette influence.

Les conversations, plus rares, devenaient aussi moins bruyantes. Les enfants, las et affamés, s'étaient rangés les uns après les autres autour du foyer, dont la flamme rougissante les attirait. Les femmes rentraient une à une dans l'intérieur de leur tente.

Bientôt une seule restait devant la sienne, la plus proche du foyer. C'était une jeune femme de seize ans au plus et incontestablement la plus belle de la tribu.

Ses formes, déjà complètement développées, avaient gardé dans leur épanouissement la finesse et la grâce de l'enfance. Ni les rudes travaux, ni les longues marches n'avaient encore déformé ses mains fluettes et son pied mignon et cambré. Vive et ricieuse, elle avait dans ses mouvements, dans ses moindres attitudes, quelque chose de l'élégance et de la souplesse nerveuse de la gazelle.

Elle en avait aussi les grands yeux noirs, d'une douceur et d'une profondeur incomparables, où la lumière se reflétait comme dans une eau limpide, mais d'où la pensée semblait absente. En outre, je ne sais quoi de vague et d'enfantin dans la mobile expression de sa physionomie en déparait l'ensemble, et annonçait que chez elle, comme chez beaucoup de femmes du midi, le développement des sens avait devancé celui de l'intelligence.

Mais malgré ce défaut, qui, du reste, n'était pas sans une certaine grâce, son exquise et délicate beauté de formes et de traits n'en eût pas moins partout, dans le salon le plus brillant comme dans ce cadre sauvage, saisi le regard et commandé l'admiration.

Par la réserve plus grande de son maintien, ainsi que par l'extrême propreté de ses vêtements aux couleurs éclatantes, mais assorties avec goût, elle paraissait d'ailleurs supérieure aux autres femmes de la tribu.

Un nuage léger de mélancolie était alors répandu sur ces traits comme si, sous l'influence de cette belle soirée, de confuses pensées, qu'elle osait à peine s'avouer, s'éveillaient pour la première fois dans son cœur.

Accoudée sur un des poteaux de sa tente, dans une de ces

poses sculpturales qui semblent naturelles aux races orientales, et auxquelles se prêtent si bien leurs vêtements amples et flottants, elle laissait son regard errer devant elle, et, plongée dans une vague rêverie, elle ne semblait pas avoir conscience de ce qui se passait autour du feu.

Depuis un instant, quelqu'un e'était cependant approché, dont la vue l'avait fait tressaillir. C'était un jeune garçon d'une vingtaine d'années, dont les traits réguliers et la vive et expressive physionomie reflétaient alors une émotion profonde.

Il s'était arrêté, comme indécis, en voyant que Léna, immobile, ne semblait pas s'apercevoir de sa présence.

Puis, s'enhardissant tout à coup, il s'avança jusqu'à l'entrée de la tente, et là, si près d'elle que ses lèvres touchaient presque à son oreille, il se mit à lui parler à voix basse.

La jeune femme tressaillit de nouveau et fit un mouvement pour s'éloigner. Mais un mot suppliant, un regard, l'arrêta. Elle retomba dans son attitude première, les longs cils de ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux comme pour en voiler le regard, et la tête à demi détournée pour cacher sa rougeur, elle écouta, silencieuse et troublée.

Les derniers rayons du soleil avaient cessé d'empourprer le couchant; les ombres du crépuscule envahissaient déjà le pli du terrain où les bohémiens étaient campés, et le cercle de lumière, que la flamme traçait autour du foyer n'atteignant pas le pied de la tente, cette scène avait échappé à tous, sauf à la mégère qui surveillait les apprêts du souper.

Hideuse et sordide comme toutes les vieilles bohémiennes, elle avait, plus qu'aucune, les haineux sentiments de la misère mécontente peints sur sa figure osseuse et ridée.

Lorsqu'elle vit la jeune femme, après un instant d'incertitude, tomber sous le charme des paroles qui l'avaient retenue, ses petits yeux s'animent d'une expression de joie et de méchanceté indécible.

Dès lors, son regard ne la quitta plus. Il semblait percer l'ombre pour suivre sur ses traits les progrès de son émotion, progrès rapides, car tout avait contribué à l'accroître et à la rendre dangereuse: l'isolement dont l'entourait le crépuscule, la disposition vague et rêveuse où elle avait été surprise, et peut-être un secret penchant à grand-peine contenu dans son cœur.

Tout à coup elle releva vivement la tête et fit un pas en avant comme pour écouter, tandis que son compagnon disparaissait, inaperçu, au milieu des tentes. En même temps, deux ou trois des hommes campés autour du feu se levèrent et prêtèrent l'oreille avec une certaine inquiétude.

Un pas de chevaux venait de retentir dans la lande, lointain encore et si faible, qu'il avait fallu l'ouïe perçante et l'attention toujours en éveil des bohémiens pour le saisir.

Maraudeurs incorrigibles et ayant toujours sur la conscience quelque méfait plus ou moins récent, ils avaient tout à redouter d'une visite imprévue. Ils étaient d'ailleurs en guerre constante et ouverte avec la maréchaussée et les gardes des gentilshommes dont ils traversaient les terres.

En quelques secondes, les plumes révélatrices qui jonchaient le sol disparurent. L'un des hommes qui s'étaient levés avait gravi le monticule au pied duquel le camp était assis. Il se glissa, demi courbé, au milieu des touffes d'ajoncs, cherchant à reconnaître les cavaliers qui approchaient, et dont les for-

mes se dessinaient sur la lande vivement éclairée par la lumière de la lune.

Le plus profond silence régnait dans le campement. Tous, même les enfants, s'étaient tus et demeuraient immobiles.

Un instant après, l'homme qui s'était éloigné reparut, mais sans prendre aucune des précautions dont il s'était d'abord entouré.

"Ce n'est rien, dit-il: deux gentilshommes qui viennent de Marsac et se dirigent sur Pierric."

Et il se jeta nonchalamment à terre à côté de ses compagnons qui, trop habitués à de pareils alertes pour s'en émouvoir outre mesure, avaient déjà repris leur attitude première.

La mégère chargée de surveiller les apprêts du souper avait abandonné un instant son poste. Elle alla vers la jeune femme demeurée seule à l'entrée de sa tente et lui touchant légèrement le bras pour attirer son attention.

"Léna, dit-elle de sa voix la plus insinuante, voulez-vous venir à la rencontre de ces gentilshommes? Il faudra qu'ils soient bien peu galants s'ils ne laissent pas tomber dans une aussi jolie main que la vôtre une pièce de douze sous et peut-être vingt quatre."

Machinalement, Léna fit un mouvement pour suivre la vieille femme. Mais s'arrêtant tout à coup et relevant la tête avec fierté:

"Non, répliqua-t-elle, je n'irai pas. Pharoïd dit qu'une femme, quand elle est jeune, ne doit pas s'exposer ainsi aux regards des hommes, et que d'ailleurs ce n'est pas à elle d'un chef de tendre la main."

La mégère ne se découragea pas.

"Mais Pharoïd n'est pas là et il n'en saura rien, reprit-elle doucement, et avec l'argent qu'on vous donnera je vous achèterai à la ville un beau ruban ou quelques-uns de ces grains de corail rouge qui font si bien autour de votre joli cou."

Un instant indécise, car en s'adressant à sa coquetterie la mégère avait fait vibrer une corde sensible, Léna finit par secouer la tête d'un air de refus.

"Non, mère Gay, non, dit-elle d'un ton résolu, Pharoïd me l'a défendu."

La vieille femme sourit d'un air moqueur, et regardant Léna dans les yeux:

"Je croyais, répliqua-t-elle, qu'il vous avait aussi défendu de causer avec Guillaume en son absence."

Et comme Léna rougissait et détournait légèrement la tête pour cacher son embarras:

"Pharoïd est comme tous les vieux maris, sévère parce qu'il est jaloux, reprit-elle en souriant, et il ne faut pas croire tout ce qu'il vous dit. Il n'y a pas de mal à tendre la main à un gentilhomme qui passe; il n'y en a pas non plus à causer avec Guillaume, qui est le plus beau et le plus brave garçon de la tribu, et qui se ferait tuer pour sa petite Léna, s'il le fallait. Ce que j'en fais, d'ailleurs, c'est pour Pharoïd, qui ne sera pas fâché que j'aie dévisagé ces deux voyageurs d'un peu plus près que ce paresseux de Brun. Allons, venez Léna."

Et prenant la jeune femme par la main, elle l'entraîna le long de la lisière du bois, au delà du campement. Léna se laissa emmener avec une répugnance visible, mais sans opposer de résistance.

Bien qu'il n'y eût pas de route tracée dans la lande, il fal-

lait, pour gagner Pierrie, s'engager dans une allée du bois connue des bohémiens, et la mère Gay alla se poster avec sa compagne.

Les deux voyageurs, qui se rendaient en effet à Pierrie, suivirent pendant un instant le pied du monticule qui leur dérobaient la vue du camp des bohémiens; puis ils tournèrent à gauche et se dirigèrent vers l'allée.

Au moment où ils allaient y entrer, la vieille femme se dressa devant eux, et tandis que Léna, silencieuse et un peu confuse, restait en arrière, elle leur débita d'un ton nazillard et effronté son ancienne habitude, demandant une pièce d'argent, et offrant en retour de dire à chacun d'eux sa bonne aventure.

Le cavalier qui se trouvait le plus près d'elle, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, enveloppé dans un manteau, avait tressailli à la vue des deux bohémiennes, et comme si cette vue lui eût été pénible, il eut un geste de répulsion et fronça les sourcils d'un air irrité.

Mais ayant distingué, à la clarté de la lune, la beauté de Léna, il en parut vivement frappé et arrêta son cheval, exemple qui suivit aussitôt son compagnon.

—Et qui me dira ma bonne aventure, demanda-t-il à la mégère, vous ou cette jolie fille ?

—Ce sera Léna, mon beau gentilhomme, répliqua la mère Gay en poussant la jeune femme devant le cavalier qui méritait du reste l'épithète flatteuse dont la vieille femme l'avait gratifiée. Et c'est la vérité qui sortira de ses douces lèvres, car elle est la femme d'un chef, et pas une, dans toute la tribu, ne sait aussi bien lire l'avenir sur les traits d'un visage ou dans les lignes de la main.

—En vérité, dit le jeune homme en riant. Alors, approchez, Léna et regardez-moi bien en face. Cela vaudra mieux, de toute façon, que d'inspecter le creux de ma main à cette lumière douteuse et m'évitera la peine de me déganter.

La jeune femme s'avança en rougissant sous le regard d'admiration dont l'enveloppait le cavalier, puis, surmontant sa timidité, elle leva les yeux vers lui et examina son visage avec une attention qui semblait n'avoir rien de simulé ni d'affecté.

—Et bien, avez-vous lu ? demanda le cavalier au bout d'un instant avec une certaine impatience.

—Oui, dit Léna d'une voix douce, et j'ai lu que vous aimez, et qu'à celle que vous aimez et que vous n'avez pas vue depuis bien des jours, vous rapportez un cœur loyal et fidèle.

—Oh ! fit le jeune homme en riant, si c'est là tout ce que vous avez à me dire, ce n'était pas la peine de m'arrêter. C'est le devoir de tout bon gentilhomme d'avoir à mor âge une dame de ses pensées, et nous n'aurons garde d'y manquer tant qu'il y aura par le monde d'aussi jolis visages que le vôtre, Léna.

—Celle que vous aimez est votre égale, répondit timidement la jeune femme.

—Cela va de soi, répliqua le cavalier avec une certaine hauteur. Mais elle, se souvient-elle encore de moi ? demanda-t-il avec une gaieté sous laquelle perçait une certaine émotion. M'a-t-elle jamais aimé, devrais-je dire ?

—Elle vous aime, répondit Léna d'un ton sérieux et convaincu, et si profond que soit votre amour, mille fois plus que vous ne l'avez jamais aimé.

Oh ! cette fois, Léna, répliqua vivement le jeune homme, vous ne dites pas vrai.

—Je dis vrai, répartit doucement la jeune bohémienne. L'homme croit aimer, mais la femme seule le sait véritablement, et son âme a des sources intarissables de tendresse et de dévouement.

—Cela, vous devez le savoir mieux que moi, Léna, et je ne vous contredirai pas. Mais laissons le passé pour causer de l'avenir, et dites-moi si cette amour dont vous semblez si bien instruite, sera heureux et paisible.

La jeune femme regarda de nouveau et avec une attention plus profonde encore le visage du cavalier, et une légère nuance de tristesse se répandit sur ces traits.

—Heureux ? dit-elle avec mélancolie. J'essaie de lire, et c'est à peine si je le puis, tant les événements se précipitent et se mêlent et tant ils sont contradictoires. Cependant j'entrevois de grands dangers.

—Des dangers de toute sorte ont en effet menacé ma vie et mon bonheur, répondit le jeune homme en souriant ; mais, Dieu merci, je les ai tous évités, et plus d'un, grâce à vous, d'Availles, ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon qui assistait, silencieux, à cette scène, et en lui serrant la main.

—Je ne parle pas du passé, reprit tristement Léna, je parle de l'avenir. Vous croyez que là où vous revenez, dans cette maison où vous attend un cœur dévoué qui depuis des années n'a cessé de battre pour vous, vous trouverez le repos et le bonheur, et ce sont les larmes et les déceptions qui vous attendent, peut-être d'affreux malheurs !

—Oh ! cela vous pouvez le prédire sans crainte, répartit avec une amertume ironique celui que le jeune cavalier avait appelé d'Availles, car c'est la destinée commune de tous les hommes.

—Mais ces malheurs, ne puis-je donc ni les éviter, ni les surmonter ? demanda le jeune homme, sur qui le ton sérieux de la bohémienne avait fait impression et dont le cœur s'était involontairement serré.

—Les éviter ? non. Les surmonter ? peut-être. Cela dépend de vous.

—Et comment ?

—Je ne puis le dire. Dans la vie la plus simple, dans la destinée la plus claire, il reste toujours une partie obscure et enveloppée d'un nuage qu'aucun regard humain ne saurait percer, et cette partie, c'est celle dont nous restons maître ; c'est la page encore blanche que nous sommes chargés nous-mêmes de remplir.

—Celui qui vous a appris votre leçon connaissait la nature humaine, dit d'Availles en souriant. Mais vous ne savez pas encore votre métier, ma pauvre fille. Ce n'est pas pour connaître la vérité qu'on vous consulte, c'est pour être agréablement trompé, et vous ne ferez pas fortune si vous n'apprenez pas mieux à mentir.

—J'ai dit ce que j'ai lu, répondit la jeune femme en baissant les yeux.

—Et cette fois, quoique prétende d'Availles, vous n'y perdrez rien, répliqua le jeune cavalier en tirant sa bourse et en y prenant un louis qu'il mit dans la main de la jeune femme. J'espère cependant que vous avez mal lu.

—Je voudrais pouvoir le croire, dit Léna en faisant un pas en arrière pour laisser le passage libre.

Mais la mère Gay, dont le regard avait étincelé de convoitise à la vue de la pièce d'or, n'était pas disposée à lâcher sitôt sa proie.

—Et vous, mon gentilhomme, dit-elle en se précipitant vers le second cavalier, n'avez-vous donc rien à demander à notre jolie Léna ?

—Rien répliqua sèchement d'Availles. Ce qu'elle pourrait me dire, il y a longtemps que je le sais aussi bien qu'elle. Mais je ne prétends pas me soustraire au tribut que vous comptiez lever sur ma curiosité.... Prenez, ajouta-t-il en lui jetant un écu, et laissez-nous passer.

Puis, fixant sur Léna un regard profond et perçant, il ajouta avec une pitié un peu dédaigneuse :

—Vous méritiez un autre sort, ma pauvre fille. En tous cas, croyez-moi, ne restez pas si tard sur les routes à attendre les voyageurs. Vous en pourriez rencontrer de moins discrets et de moins scrupuleux.

Et, tandis que la jeune femme baissait les yeux, confuse et humiliée il donna de l'éperon à son cheval et s'enfonça avec son compagnon dans l'intérieur du bois.

—Et bien ! ma petite Léna dit la mère Gay d'un air de triomphe en reprenant avec la jeune femme le chemin du camp, ai-je eu raison de vous emmener, et n'y a-t-il pas plaisir à causer avec de galants gentilshommes qui ont des yeux pour voir que vous êtes jolie et une langue pour vous le dire !... Il ne faut pas faire attention aux paroles de ce vilain ladre qui m'a si malhonnêtement jeté un écu. Il est laid comme un hibou, et c'est le dépit qui l'a fait parler, parce qu'il a vu que vous ne regardiez que son camarade.... Mais donnez-moi votre louis, mon enfant. A la ville la plus proche je vous achèterai un beau collier de corail, et pour ne pas éveiller les soupçons de Pharold, je dirai que c'est un cadeau que je veux vous faire.

—Pourvu qu'il ne soit pas revenu en notre absence, dit Léna en frissonnant.

—Il n'y a pas de danger. Hâtons-nous cependant, car il ne tardera pas.

Et sur ces paroles les deux bohémienues reprirent en courant le chemin des tentes.

Quelques minutes après, la mère Gay était accroupie à son poste, en face de la marmite, et Léna avait repris sa place à l'entrée de sa tente, heureuse de n'avoir pas été prévenue par le retour de Pharold, mais au fond triste et mécontente d'avoir cédé aux sollicitations de la mégère.

II

A peine Léna eut-elle reparu que Guillaume, qui attendait son retour, se glissa près d'elle.

La vue du jeune homme, en lui rappelant une autre de ses fautes, redoubla son humeur contre elle-même, et elle se détourna pour rentrer dans sa tente. Mais il lui saisit la main et l'arrêta.

Peut-être allait-elle encore céder lorsque, dans le taillis, un bruit de branches froissées et brisées se fit entendre et jeta de nouveau l'alerte au milieu des bohémienues.

Un instant après un homme, sortant du bois, paraissait sur sa lisière.

—C'est Pharold ! s'écria la mère Gay dont l'œil perçant avait été le premier à le reconnaître.

Aus-tôt tout les bohémienues se levèrent et allèrent à la rencontre de leur chef. C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, de taille moyenne, mais souple et nerveux, et, malgré l'âge, conservant presque inaltérés tous les attributs de la jeunesse et toute la vigueur de l'âge mûr.

Pas un cheveu blanc ne marbrait la longue chevelure d'un noir d'ébène qui retombait flottante sur ses épaules après avoir encadré le pur ovale de son visage ; ses dents, d'une blancheur et d'une beauté admirables, n'eussent pas déparé la bouche d'une femme ; à peine quelques rides légères traversaient-elles son front ou altéraient-elles la pureté de son teint pâle et nuancé de tons jaunâtres tirant sur le vert, comme celui de tous les bohémienues.

Ce n'était qu'à son air grave et sérieux et à sa physionomie sévère et mélancolique qu'on pouvait deviner son âge et voir qu'en lui l'âme, sinon le corps, avait gardé l'empreinte des misères et des soucis de la vie.

Sans être d'une pureté parfaite, ses traits étaient bien dessinés, et ses yeux noirs et expressifs, son front haut et large dénotaient une intelligence qu'il est rare de rencontrer chez les hommes de sa race. Elle frappait d'autant plus qu'elle contrastait avec la simplicité de son costume, composé d'un pantalon de toile, d'une large souquenille brune usée, mais d'une propreté scrupuleuse, et d'un vieux chapeau de paille à larges bords.

En l'apercevant, Guillaume s'était furtivement glissé du côté du foyer, et perdu dans le groupe que les bohémienues avaient formé en se levant. Le premier mouvement de Léna elle-même avait été de se réfugier dans sa tente. Mais elle se ravisa soudain, marcha hardiment à la rencontre de Pharold, et, prévenant tout le monde, d'un mouvement gracieux et tendre, elle lui tendit le front.

Le bohémien y déposa un baiser, après avoir fixé sur le visage de la jeune femme un regard profond et interrogateur qui lui fit baisser les yeux ; puis, s'avancant vers ses compagnons :

—A-t-il passé quelqu'un en mon absence, Brun ? demanda-t-il avec une certaine vivacité à un homme d'une quarantaine d'années, celui-là même qui avait été reconnaître les deux cavaliers qui venaient de traverser la lande.

—Deux cavaliers seulement, répondit cette homme : deux gentilshommes qui n'ont pas même eut l'air d'apercevoir le camp.

—Les avez-vous examinés d'assez près pour les reconnaître, s'il en était besoin ?

—Non. J'ai craint, en m'avancant trop, d'attirer leur attention.

Pharold eut un geste de désappointement et de curiosité.

—Je les ai vus, moi ! cria la mère Gay qui n'avait pas quitté sa place.

—Vous êtes allée, malgré ma défense, leur demander l'aumône ? dit Pharold en lui lançant un regard sévère et mécontent.

—Il fallait bien avoir un prétexte pour s'approcher d'eux et les regarder en face, répliqua effrontément la mégère.

—De sorte que vous les avez vus d'assez près pour les reconnaître ? demanda Pharold d'un ton plus doux.

—Soyez tranquille, je n'avais pas mes yeux dans ma poche. L'un est un beau gentilhomme de vingt-cinq ans au plus, aimable et galant, ajouta-t-elle en lançant un regard de côté à Léna, qui rougit légèrement. L'autre a, pour le moins dix ans de plus et avec cela il est laid à faire peur. J'ai entendu son camarade l'appeler d'Availles.

—D'Availles, répéta Pharold qui demeura un instant pensif. Ce doit être cela.

Puis, s'adressant à la vieille bohémienne :

—Pour cette fois je vous pardonne, dit-il ; mais désormais, sous aucun prétexte, ne vous écarterez du camp en mon absence. Vous y veillerez, Brun. Je vous l'ai déjà dit, des dangers plus graves que ceux que nous avons habituellement à craindre nous menacent. Peut-être, avant peu, serons-nous forcés de plier nos tentes et de quitter la lande.

—Et c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux, observa la mère Gay, car je ne sais pas, en vérité, ce que nous faisons ici, à deux lieues de la ferme la plus proche et plus loin encore de tout village.

—Je le sais, moi, et cela suffit, répliqua sèchement Pharold. Y manquez-vous de quelque chose d'ailleurs ? N'y a-t-il pas, dans le bois, des lièvres et des lapins à foison ?

—Eh ! on ne peut pas toujours vivre de gibier, répartit la vieille femme d'un air mécontent. Le petit Jacques a été obligé de faire près de trois lieues pour enlever les poules qui sont sur le feu, et encore a-t-il manqué d'être pris à leur tordre le cou. Allons ! venez-y goûter, Pharold ; elles vous attendent.

—Gardez pour vous vos viandes blanches et fades, qui retiennent le goût des réduits infects où elles s'engraissent, répliqua le bohémien d'un air de répugnance. Moi, je ne mange que de l'animal sauvage qui bondit en liberté et n'appartient, selon les lois de la nature, qu'à celui qui l'arrête dans sa course.

Les bohémiens, toutefois, ne parurent pas partager la répugnance de leur chef, car à peine la mégère eut-elle enlevé la marmite du trépied et tiré, avec une longue fourchette, les volailles qu'elle recelait, qu'ils s'armèrent chacun d'une assiette de bois et d'un couteau et se rangèrent avec empressement autour du feu pour recevoir leur part du souper. Bientôt la tribu tout entière, hommes, femmes et enfants y eut pris place.

Seul Pharold resta debout à quelque distance des tentes, se promenant d'un air songeur et surveillant avec une attention inquiète la lisière du bois.

Un enfant d'une dizaine d'années y parut enfin, à quelques pas du foyer et courut vers le bohémien.

—Pharold, dit-il, un cavalier vous attend dans la clairière.

—Quelle sorte d'homme est-ce ? demanda vivement le bohémien.

—Un homme d'une cinquantaine d'années, à cheveux tout blancs. Il prétend que vous lui avez donné rendez-vous en cet endroit.

—A-t-il amené quelqu'un avec lui ?

—Personne.

—Tu en es sûr ?

—Oui, je l'ai vu entrer dans le bois et je l'ai suivi jusqu'à la clairière.

—Ce doit être lui, dit le bohémien à demi voix.

Et il fit quelques pas vers le taillis. Puis, s'arrêtant tout à coup, il se tourna vers ses compagnons, groupés autour du foyer.

Léna s'y trouvait, assise près de Guillaume qui s'était glissé à sa gauche grâce à la connivence de la mère Gay. Soit que ce voisinage lui déplût, soit que les services de la jeune femme lui fussent réellement nécessaires, Pharold l'appela :

—Venez, Léna, dit-il d'une voix brève et impérieuse, je vous attends.

Léna, se levant d'un air empressé, abandonna aussitôt son souper à peine commencé et suivit docilement Pharold. Un instant après, ils avaient disparu tous les deux dans les ténèbres épaisses qui emplissaient le taillis.

La clairière était située à moins d'un quart de lieue, un peu sur la gauche du campement. Malgré l'obscurité, Pharold, à qui les moindres détours du bois étaient familiers, avait choisi pour s'y rendre la partie la plus épaisse du fourré, et conduisant Léna dont il avait pris la main, il s'y dirigeait sans difficulté au milieu d'obstacles de toute nature.

Cependant il marchait avec précaution, promenant autour de lui un regard attentif et défiant qui semblait percer les ténèbres, et lorsqu'il arriva dans le voisinage de la clairière sa prudence redoubla.

Il éteignit jusqu'au bruit de ses pas et se glissant, courbé, au milieu des branches, il alla s'appuyer au tronc d'un gros chêne d'où il pouvait, sans être aperçu, embrasser du regard toute l'étendue de la clairière, vaste espace circulaire où les rayons de la lune, filtrant à travers le feuillage des arbres, projetaient une lumière vague et indécise.

Une seule personne s'y trouvait, debout en face de lui à l'entrée d'un chemin et accoudée, dans une attitude grave et réfléchie, sur la selle d'un cheval dont il avait la bride passée autour du bras.

C'était un homme de haute taille, aux formes vigoureuses, presque athlétiques, dont toute la personne était empreinte d'un air de dignité qui trahissait une longue habitude du commandement. Sur ces traits énergiques et fortement accusés se lisait la même décision impérieuse, mais tempérée par un air de tristesse et de bonté qui apparaissait surtout dans ses yeux d'un bleu clair et profond, et ce mélange de force et de douceur donnait un grand charme à sa physionomie irrégulière, où toutes les nobles qualités du cœur et de l'esprit éclataient visiblement.

Derrière la flamme endormie de son regard qui dans le feu des passions devait s'allumer d'éclairs terribles, à travers le masque de froideur un peu hautain qui voilait habituellement ses traits on devinait une âme vaillante et noble, sortie plus forte et mieux trempée d'épreuves qui, sans doute, eussent brisé des volontés moins énergiques et des cœurs moins généreux.

Une longue chevelure d'une blancheur éclatante encadrait son mâle visage qui cependant n'avait rien de sénile, bien qu'il eût visiblement dépassé l'âge mûre, et ses vêtements simples et de couleur sombre avaient dans leur forme un peu roide et dépourvue d'élégance, quelque chose qui trahissait une origine étrangère.

(La suite au prochain numéro.)

UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE.

I

Par une matinée du mois de septembre, un jeune paysan sortit de la ville de Hal, en Brabant, et prit un chemin de traverse qui devait le mener à Alseberg.

Son costume se composait d'un chapeau à trois cornes, d'une longue redingote en gros drap, et de culottes courtes attachées au-dessus du genou par des boucles d'argent. Il portait sur l'épaule un bâton au bout duquel pendait un panier vide.

Ce jeune homme n'était point d'une beauté remarquable; les traits de son visage étaient assez communs, et ses membres semblaient affaiblés par un travail précoce; toutefois les couleurs de la santé brillaient sur ses joues, et la douce expression de ses yeux bleus attestait la bonté de son cœur.

Il avait d'abord marché très vite; mais, dès qu'il se crut loin des regards curieux, il ralentit le pas, et courba la tête comme préoccupé d'une pensée pénible.

Parfois il s'arrêtait, murmurant entre ses dents en montrant le point avec un geste de menace; mais bientôt il reprenait sa marche en soupirant. Au détour d'un bois qui longeait le sentier, il vit marchant devant lui une femme qui portait sur sa tête un grand panier plat. Il la reconnut: c'était la boutiquière de D'worp, femme avisée d'ailleurs, mais qui passait pour fort bavarder et fort curieuse des affaires d'autrui.

Le jeune villageois essaya, mais inutilement, de rester en arrière afin d'éviter sa compagnie: elle avait entendu le bruit de ses pas et s'était retournée.

Il continua donc sa marche à contre-cœur et la rejoignit dans le sentier sinueux.

— Quel plaisir de vous rencontrer, Urbain! Comment était le marché à Hal?

— Passable.

— Avez-vous appris la nouvelle. C'est terrible n'est-ce pas?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Vous ne savez pas cela, Urbain? C'est un bruit qui court la ville: On a reçu des nouvelles d'Allemagne. Les Prussiens, les Français et d'autres encore ont déclaré la guerre à notre impératrice Marie-Thérèse. On va se battre à mort, là-bas; et qui sait si la mort ne viendra pas nous chercher aussi en Brabant? Alors les pauvres paysans seraient encore pillés, incendiés, massacrés!...

Que Dieu nous en préserve!

Le pauvre paysan, absorbé dans ses réflexions

semblait n'avoir rien entendu.

Elle le regarda un instant avec un sourire moqueur et lui dit:

— Urbain, mon cher garçon, où cours-tu donc ainsi la tête baissée, comme si tu avais perdu une aiguille? Est-ce que tu as du chagrin?

— A coup sûr je ne suis pas gai, mère Geerts.

— Voyons, dis-moi ce que tu as sur le cœur.

— En aurai-je moins de chagrin si je parle?

— Non, mais ton silence te rendra plus triste.

Allons, raconte-moi ce qui te tourmente.

— Non, mère Geerts, parlons plutôt d'autre chose. Ne disiez-vous pas, qu'on va se battre en Allemagne?

— Ainsi, mon petit, tu veux me cacher la cause de ta tristesse; s'écria-t-elle d'un air triomphant. Tu crois que je ne sais pas tout? Écoute: Tu aime Cécile, la jolie fille de Roosens. Tout le monde à D'worp croyait que tu allais l'épouser. Tes parents et les siens étaient depuis longtemps d'accord. C'est même pour cela que Cécile, bien qu'elle donne dans l'œil à tous nos garçons, n'est pas demandée en mariage. Tu avais même déjà commencé des achats de toutes sortes pour ton mariage... N'est-ce pas vrai?

— Tout le monde sait cela? murmura Urbain.

— Oui, et ce que tout le monde sait aussi, c'est que, depuis quelques mois, Marc Cops, le fils de la *Pomme d'Or*, le banbocheur qui finira par mettre sa pauvre mère dans la fosse, que Marc, dis-je, s'est toqué de Cécile, et qu'il jure à qui veut l'entendre qu'elle sera sa femme. Mais il y a pourtant des choses que peu de gens savent; pour quelles raisons, par exemple, la mère Roosens a-t-elle retiré si brusquement la parole qu'elle t'avait donnée, et veut-elle à présent marier sa fille au brutal Marc Cops?

— Oh! c'est bien facile à comprendre, répondit Urbain. la mère Roosens est victime d'une contrainte très-dure. L'ammen¹, n'épargne ni promesses ni menaces, pour la forcer de reprendre sa parole. Comme il est le second magistrat de D'worp, il peut faire bien du mal au meunier, le mettre à l'amende, le dénigrer auprès du baron et du *drossart*², et peut-être même la faire renvoyer du moulin.

— BLAGUES! mon garçon, dit la paysanne en riant, faux prétextes sous lesquels la mère Roosens cache son jeu. Elle ne craint pas l'ammen, sois-en sûr. Elle a un trop long bail, et notre seigneur le baron est trop juste. Non; elle n'a qu'un souci,—l'argent. La mère Roosens a beau être paralysée de la jambe droite, c'est une fine mouche, une rusée commère qui calcule tout et ne laissera pas échapper la chance de gagner quelque

1. Officier représentant le seigneur dans les anciennes juridictions féodales de Belgique.

2. Premier officier de justice dans les anciennes juridictions féodales de Hollande et de Belgique.

chose, si l'occasion s'en présente... Elle a cinq enfants, sans compter Cécile qui est l'aînée. La mère Roosens n'aimerait pas à donner une grosse dot à sa fille...

—Nous ne demandons rien, absolument rien, s'écria le jeune homme.

—Oui, mais ce que vous offrez ne lui semble pas suffisant. A son compte, Cécile, la belle Cécile, vaut beaucoup plus. Elle n'est pas vendue à son prix.

—Vendre ? Quel langage, mère Geerts !

—Ce n'est qu'une manière de parler... et, ma foi, à tout bien considérer, la mère Roosens n'a pas tout à fait tort. Car enfin, si tu épouses Cécile, elle devra demeurer avec tes parents, sans avoir même un chez-soi. Elle sera obligée de travailler pour eux, et au fond elle ne sera qu'une servante.

—Une servante ? Cécile ? Comment osez-vous dire cela ?

—Mais ce n'est pas moi qui le dis, c'est la mère Roosens.

—Quoi ! la mère de Cécile aurait prononcé des paroles comme celles-là ?

—Ton père les a entendues plus d'une fois de sa bouche.

—Et pourrait-elle croire réellement que Cécile ne serait pas aimée et honorée chez nous plus que nous tous ? C'est à ne pas comprendre !

—C'est une frime, probablement. Ah ! c'est une femme rusée. Certes, elle aimerait mieux te donner sa fille à toi qu'au brutal Marc. Mais selon son calcul, elle croit avoir trouvé le moyen de décider ton père aux plus grands sacrifices. Elle tâche de l'amener à *se déshabiller avant d'aller se coucher*, comme dit le proverbe.

—Mais comment savez-vous tout cela ? demanda le jeune homme étonné.

—C'est bien simple : le meunier a confié son chagrin à mon mari, car maître Roosens, a beaucoup d'amitié pour toi, et il regrette fort d'être réduit à faire une pareille injure à ton père, son plus vieil ami. Mais tu sais que le meunier n'est pas maître chez lui. Sa femme porte les culottes, et il n'ose la contrarier.

—Ah ! si votre supposition pouvait être vraie, s'écria joyeusement Urbain. Les exigences de la mère Roosens ne seraient qu'une menace, et lors même que mon père persisterait à refuser de quitter sa ferme, elle ne donnerait pas la main de Cécile à Marc ?

—Je ne suppose pas cela ; tout au contraire. La mère Roosens est une femme entêtée ; quand une fois elle a dit quelque chose, il faut que cela se fasse, coûte que coûte. D'ailleurs, l'amman va maintenant presque tous les jours au moulin pour lui arracher une décision. Je comprends ce qui le pousse. Cécile est la bonté, la douceur

même. Marc paraît à moitié fou d'amour pour elle, et l'amman croit que cet amour domptera le caractère sauvage de son neveu. Par suite, sa sœur, la veuve Cops, serait délivrée du terrible chagrin que lui cause la mauvaise conduite de son fils. Pour obtenir ce résultat, il est prêt à tous les sacrifices. Et quand même la femme Roosens exigerait une grosse somme...

—Hélas ! hélas ! je suis bien malheureux ! soupira le jeune homme. Que je meure de désespoir, peu importe, c'est que Dieu l'aura voulu. Mais cette pauvre Cécile ! Devenir la femme de Marc l'ivrogne ! Elle le déteste, elle en mourrait... Et rien pour me consoler ! Ah ! que faire, que faire ?

—Une résolution courageuse peut seule te sauver. Que ton père consente à ce qu'exige la mère Roosens.

—Il ne veut pas.

—Le père Couterman doit le vouloir ; il n'y a pas d'autre moyen.

—Ah ! ce serait trop cruel pour mon pauvre père, je n'ai pas encore osé le lui demander.

—Alors, dis adieu à toute espérance ; Cécile sera la femme de Marc... Qui sait ? Elle ne regrettera peut-être pas longtemps ce mariage, car Marc est un garçon éveillé ; il peut s'amender. Sa mère est riche ; elle lui donnera l'auberge. La *Pomme d'Or* est un joli gagne-pain.

Urbain secoua tristement la tête.

—Allons, allons, sois homme et ne désespère pas, dit la paysanne. A ta place j'aborderais carrément mon père, et je lui ferais comprendre que quand on n'a qu'un enfant... Le père Couterman, s'il a du cœur, ne peut pas reculer devant un sacrifice, quelque grand qu'il soit.

—Ah ! répondit le jeune homme, il m'en coûte beaucoup d'affliger si profondément mon brave père. Lui demander qu'il se dépouille de tout ce qu'il a gagné à la sueur de son front ! Mais c'est pour Cécile ; je le ferai pour la pauvre Cécile aujourd'hui même.

—C'est une bonne résolution, Urbain. Si tu réussis dans cette tentative, tu me remercieras plus tard de mon conseil.

Ils étaient entrés dans le chemin d'Alsenberg et approchaient d'une belle et grande maison demie-cachée dans le feuillage sur la gauche de la vallée.

Là s'élevait autrefois, le château seigneurial de D'worp, brûlé de fond en comble par les armées de Louis XIV.

Rebâti dans le style moderne, il montrait encore quelques vestiges de son architecture primitive. De chaque côté de la porte d'entrée il y avait une tour massive dans les fondements de laquelle on avait ménagé trois ou quatre caves voûtées pour servir de prison aux assassins

et aux voleurs, car les seigneurs de D'worp, ayant droit de haute et basse justice, possédaient une potence et un pilori.

La mère Geerts dit à son compagnon en regardant l'une des deux tours :

—Tiens, Urbain, chaque fois que je passe par ici je sens un frisson glacial qui me court dans tous les membres. J'étais jeune ; oui, il y a bien vingt ans de cela, car nous sommes en 1741. Là, sous la tour à gauche de la porte, on avait enfermé un certain Frans Neefs, un pauvre diable accusé d'avoir volé du bois. C'était au cœur de l'hiver, et cette nuit-là il faisait si terriblement froid, que Frans Neefs gela dans sa prison. Lorsqu'on y entra le lendemain matin, on s'aperçut avec horreur que les rats... non, c'est trop affreux à raconter... le malheureux n'était plus reconnaissable. Je me trouvais par hasard au château, pour une commission, que l'on m'avait donnée, et je vis le mort lorsqu'on le sortit de son cachot. Cette vue fit sur moi une telle impression qu'aujourd'hui encore, après vingt ans, je crois voir le cadavre devant mes yeux. Et chaque fois que je mange un peu trop le soir, j'en rêve la nuit comme si cela s'était passé hier... Regarde, Urbain, voilà les archers qui sortent du château avec un prisonnier.

—C'est Lucas Stoppelenk, le cordonnier de Beersel, qui s'est battu la semaine dernière à la *Pomme d'Or*.

—Oui, oui, je connais l'affaire... Il a cassé le bras au fils du charron d'un coup de bâton. On le mène à Beersel pour y être jugé, car le seigneur de Beersel l'a réclamé pour son vassal. C'est heureux pour lui ; maintenant il en sera quitte pour quelques semaines de prison et un peu d'argent. Ici on l'eût banni ou pendu, car le baron notre seigneur veut absolument extirper cette vilaine habitude de bataille et de rixes, et avant son départ pour Vienne, il a ordonné au drossart d'être impitoyable pour les querelleurs. Tu connais bien Bastien Voet, de Grootheyde ?

—Marchons, mère Geerts, je suis pressé, interrompit le jeune homme.

—Parce que l'amman est avec eux, n'est-ce pas ? Il est l'ennemi de ton bonheur, et tu aimes mieux ne pas le rencontrer ?

—Comme vous dites ? Venez, je vous prie.

—Non, je veux les voir passer.

—En ce cas, au revoir, la mère.

—Au revoir. Les voilà. Vois, ils lui ont lié les mains derrière le dos...

Urbain continua son chemin et se dirigea vers le village dont le clocher s'élevait au-dessus de quelques maisons à côté de la route. Mais bientôt il tourna à gauche, descendit dans une vallée ombreuse, traversa un petit pont et

dépassa deux moulins établis l'un près de l'autre, sur un petit cours d'eau.

Le pauvre garçon se retrouvant seul pensait avec amertume à son triste sort. Effrayé de la tentative qu'il avait résolu de faire auprès de son père, il rassemblait tout son courage pour ne pas reculer au moment décisif.

Plus loin, lorsqu'il passa devant un troisième moulin, le cœur lui battit bien fort, et il regarda timidement à la ronde. C'était là que demeurait Cécile... mais il ne vit personne.

Il dirigea ses pas vers une maison éloignée du moulin d'une portée de flèche. Le fumier devant l'étable ouverte, le verger ombragé de superbes pommiers, les champs qui s'étendaient sur la colline derrière la maison, comme des tapis diaprés, la charrue étincelante, les fenêtres peintes en vert, tout cela indiquait la demeure d'un laboureur aisé.

Urbain entra dans la maison, déposa son panier et se laissa tomber sur un banc près de la table.

—Bonjour Urbain ; le marché a-t-il été bon ? lui demanda un valet de ferme occupé dans un coin à tresser, ou plutôt à raccommoder un panier.

—Bonjour, Blaise. Où est mon père ?

—Je n'en sais rien. Le père Roosens est venu ici lui dire quelques mots à la hâte. Le meunier avait l'air triste ; votre père, paraissait fâché. Il a parlé un moment à voix basse avec votre mère, puis il est sorti avec le père Roosens.

—Du côté du moulin ?

—Peut-être sont-ils allés au village. Si je ne me trompe, le meunier est venue pour une affaire très-pressée, car il priait à maints jointes votre père de le suivre. Vouslez-vous que j'aille voir si votre père est au moulin ?

Le jeune homme fit un signe négatif.

—Votre mère est dans l'étable. Irai-je lui dire que vous êtes de retour du marché ?

Comme il ne recevait pas de réponse, il regarda son jeune maître avec compassion et poursuivit son travail en silence.

Ce valet de ferme, Blaise Slypsteen, était un pauvre garçon contrefait. Il avait une épaule plus haute que l'autre, une bouche énorme, des bras démesurément longs, et il boitait de la jambe gauche. C'était un enfant trouvé. Lorsqu'il eut cinq ans, les directeurs de la maison des pauvres tâchèrent de le placer comme vacher dans quelque ferme, mais personne ne voulut de lui. La femme Couterman seule consentit par pitié à prendre l'enfant sous son toit. Depuis lors elle l'avait bien traité, et comme Blaise ne rencontrait partout que rebuffade et moquerie, excepté dans la maison de ses bienfaiteurs, il leur était très-dévoué. Il par-

tagaient leurs joies et leurs peines. Aussi nourrissait-il contre Marc Cops une haine si furieuse, qu'il ne pouvait la cacher même en sa présence, lorsqu'il le rencontrait par hasard. Cela naturellement avait valu plus d'une taloche et plus d'un coup de poing au pauvre Blaise.

Après avoir regardé quelque temps son jeune maître en silence, il demanda timidement :

—Puis-je vous parler, Urbain ?

Le jeune homme était tout à fait perdu dans ses réflexions et se demandait avec effroi si son sort ne se décidait pas en ce moment. Il n'avait à attendre que des malheurs, et peut-être était-il déjà trop tard pour essayer ou espérer encore quelque chose.

Il fit signe au valet qu'il préférerait ne pas causer.

—De Marc, dit Blaise.

Ce nom sembla tirer Urbain de ses sombres pensées.

De Marc ? répéta-t-il. Que sais-tu de Marc ?

—Regardez mon oreille gauche, Urbain.

—Elle est ensanglantée. Qu'est-ce que cela signifie.

—J'étais allé au village, faire une commission pour la fermière. Près de la porte des *Trois-Bois* se tenait Marc avec cinq ou six vauriens de son espèce. Il avait sans doute encore bu, car il criait très-haut et agitait les bras comme un moulin à vent. Je m'approchai petit à petit pour entendre ce qu'il disait. Il parlait de vous et de Cécile Roosens. Il affirmait alors avec de terribles blasphèmes que dans six semaines Cécile serait sa femme, et il menaçait de rompre le cou à qui essaierait de l'empêcher. Lorsque j'entendis qu'il disait du mal de vous et vous traitait de vilain lourdeau. Je n'y tins plus. Je m'élançai près de lui en criant qu'il était un misérable ivrogne, le tourment de sa mère ! Je voulus ensuite m'esquiver, mais le brutal me tenait déjà, et m'arracha presque les oreilles. Ah ! si mes regards avaient été des coutcaux !... Il me lâcha alors, et me décocha un coup si furieux, que je roulai de l'autre côté du chemin. Votre ami Karl, le fils du sonneur, voulut me défendre ; mais il reçut aussi une rude volée de coups.

Le jeune fermier s'était levé et murmurait en serrant les poings.

—Cela ne peut pas durer. Ah ! si j'avais été là !

—Vous n'auriez pu rien faire, Urbain. C'est une bête féroce ; il est fort comme un géant, et tuerait un homme comme une grenouille ; vous surtout qu'il hait à la mort. Ah ! fuyez-le : il arriverait malheur. Pensez à votre mère, à Cécile...

Urbain se laissa retomber sur son banc et posa

sa tête sur la table en soupirant :

—Rien, rien pour moi que la douleur impuissante et muette. Mon Dieu, ayez pitié de moi !

En ce moment deux femmes portant chacune un seau de lait entrèrent dans la chambre. La fermière, assez âgée, au visage maigre et flétri, mais à la physionomie avenante et douce, était la mère Couterman ; la seconde, robuste paysanne aux joues rouges comme des pommes, était Thérèse Broets la vachère.

La femme Couterman jeta sur son fils un regard de compassion, puis elle dit au valet.

—Blaise, va à l'écurie avec ton panier, mon garçon. Vous, Thérèse, menez les vaches dans le verger et préparez la lessive pour demain.

Les domestiques, voyant que la fermière avait envie de causer avec son fils, sortirent sur le champ.

—Allons, mon pauvre Urbain, prends courage et ne t'afflige pas ainsi, dit la fermière. Les choses iront mieux que tu ne crois.

—Non, mère, tout espoir est perdu.

—Au contraire, nous avons encore un espoir.

—Comment ? encore un espoir ? Ne vous trompez-vous pas, mère ? lequel ? Parlez, je vous en prie.

—Le meunier est venu ici. Il nous a dit que sa femme s'était engagée avec l'ammann à prendre aujourd'hui même une résolution à propos de sa fille, et que, les propositions de ton père ne lui paraissant pas satisfaisantes, il faudrait bien qu'elle donnât à Marc la main de Cécile... Ne te trouble pas ainsi, mon fils ; tu n'as aucune raison de désespérer... Ton père, cédant aux instances du meunier, a décidé de modifier ses offres de telle façon que la mère Roosens les acceptera probablement.

—Ah ! Dieu soit loué ! s'écria le jeune homme. Quel bonheur inattendu ! Mon père consent à ce qu'exige la mère Roosens.

—Non, pas tout à fait.

—Pas tout à fait, mère ? Quelle autre chose peut-il lui proposer ?

—Voici : ton père cherchera une petite ferme. Il t'installera complètement ; pour commencer il te donnera une couple de vaches, un cheval, et te pourvoira de tout. En un mot, il t'aidera jusqu'à ce que ton exploitation soit bien en train.

Il faudra bien qu'il emprunte de l'argent pour tout cela, mais c'est pour ton bonheur et cela le console.

—Mon bon père, dit le jeune homme les larmes aux yeux ; mais tout cela ne me sauvera pas, mère. Je sais maintenant que la mère Roosens ne changera rien à ses exigences. Elle veut que mon père me cède sa ferme avec tout ce qu'il possède. C'est cruel, c'est inhumain ; mais ce qu'elle a décidé doit se faire. Je suis

condamné, mère ; la pauvre Cécile deviendra la femme de Marc, et moi, je mourrai de chagrin.

—Mais comment peut tu parler ainsi ? Attends du moins, pour te désespérer, que tu connaisses le résultat des efforts de ton père.

—Inutile, mère, gémit Urbain. Au premier mot de mon père, la mère Roosens repoussera impitoyablement ses propositions.

—Tu te trompes sans doute, mon enfant. Depuis une heure ton père est au moulin. C'est signe que la chose est fortement débattue des deux côtés... Et peut-être qu'à la fin, tout est possible, n'est-ce pas ?

—Que voulez-vous dire, mère ?

—Peut-être ton père, vaincu par mes prières et mes larmes, satisfera-t-il complètement au désir de la mère Roosens. Alors, j'en suis sûre, ton mariage avec Cécile serait célébré sans retard. Nous demeurerions avec toi. Je connais ton cœur, Urbain ; au fond il n'y aurait rien de changé.

—Oui, mère chérie, nous serions deux alors à vous aimer et à vous bénir. Et si, jusqu'à ce jour j'ai honoré mon père, si je lui ai obéi avec une entière soumission, que ne ferai-je pas alors ? un mot, un signe de lui serait un ordre pour moi, comme s'il venait de Dieu même. Ah ! j'accepterais le sacrifice parce que la nécessité m'y contraint ; mais je serais rongé de remords si jamais je pouvais oublier tout ce que mon père et vous avez fait pour le bonheur de votre enfant !

—Voilà ton père qui revient du moulin ! Je l'aperçois là-bas ! s'écria joyeusement la mère Couterman. Mais bientôt une expression d'anxiété assombrit son visage.

Urbain, qui avait couru à la fenêtre, regarda un instant tout tremblant d'inquiétude. Il n'en pouvait douter, l'affaire n'avait pas réussi, car son père semblait triste et ses gestes exprimaient un profond regret.

—Hélas ! hélas ! tout est perdu, mère ! s'écria le jeune homme. Cécile est condamnée.

—Malheureux enfant ! mon cœur se brise ! gémit la vieille femme les larmes aux yeux.

Le fermier approchait de la porte de sa demeure. C'était un homme d'environ soixante ans, sec et maigre, usé par le travail ; mais ses yeux étaient encore vifs ; et sa haute taille restait droite et ferme dans sa marche. Il y avait dans son attitude quelque chose qui inspirait le respect ; on devinait que son énergie morale devait suppléer à sa force physique.

Lorsqu'il entra dans sa maison, il était prêt à donner un libre cours à sa colère contre la femme Roosens. Mais il se contint en voyant pleurer sa femme et son fils.

Il s'assit sur le banc à côté d'Urbain et lui dit :

—Allons, un peu de courage, mon pauvre enfant. Ton sort est cruel, mais le temps guérit les blessures du cœur. Là où l'homme est impuissant, il doit se résigner, et se consoler en pensant que ce qui arrive est la volonté de Dieu.

—Le dernier espoir est donc perdu, mon père ? murmura le jeune homme tout abattu. Vous avez résisté aux exigences de la mère Roosens ? Cécile deviendra la femme de Marc ? J'en mourrai de chagrin.

—Mourir, mon fils ? Pour sûr ça fait bien du mal, de renoncer à l'espérance de toute sa vie : mais on n'en meurt pas.

—Ah ! mon père, croyez-moi, je ne pourrai la supporter : Cécile, la femme de Marc ! Et je verrai cela... tous les jours ! Mon Dieu ! savoir qu'elle est malheureuse, qu'elle succombe sous la brutalité d'un débauché sans âme ! la voir languir à petit feu, elle, l'amie de mon enfance, que vous me destiniez pour femme... Et je pourrais vivre avec un pareil poignard dans le cœur ?... Ah ! j'avais espéré en votre bonté, mon père... mais...

Le père Couterman jeta sur son fils un regard perçant : mais Urbain baissa les yeux, poussa un soupir et demeura muet.

—Je me trompe sans doute, dit le fermier en secouant la tête. J'ai fait tout ce qui était possible, et assurément tout ce qui était raisonnable. Pense donc, Urbain, j'ai offert à la mère Roosens de t'établir dans une ferme, de te donner tout mon bétail, mon cheval, et tout mon argent comptant ; mais cette femme est sans pitié.

—Mon père, mon père, si dans votre bonté infinie vous eussiez fait quelque chose de plus !... s'écria le jeune homme.

—Quelle chose de plus ? tu m'étonne. Que veux-tu dire ? Toi aussi, Urbain, tu pourrais souhaiter... ? Impossible ?

La mère Couterman, qui jusque-là n'avait fait que pleurer dans un coin de la pièce, accourut près de son mari, lui jeta les bras autour du cou et s'écria :

—Thomas, Thomas, laissez vous fléchir, ne restez pas impitoyable ! Ah ! comment pouvez-vous envisager si froidement la douleur de notre pauvre enfant ? Quel plaisir l'argent et les biens peuvent-ils nous procurer, lorsque pour les conserver nous aurons condamné notre fils unique au désespoir ? Cédez notre ferme à Urbain et à Cécile, puisque la mère Roosens l'exige. Nous demeurerons chez nos enfants, et ils nous aimeront d'autant plus que nous nous serons dépouillés de tout pour les rendre heureux !

(La suite au prochain numéro).

PROSPECTUS.

“**Le Canadien Illustré**,” tel est le titre de la publication que nous offrons au public aujourd’hui. Nous croyons remplir une lacune qui se fait vivement sentir, en publiant un journal bien rédigé et bien soigné en fait de littérature, et en donnant aux charmantes lectrices et aimables lecteurs des feuilletons qu’ils pourront lire pendant leurs heures de loisir de la semaine et du dimanche. Rien ne sera épargné pour en rendre la lecture attrayante, et, à cet effet, nous ne publierons que les feuilletons les plus nouveaux et les plus intéressants. Hâtons-nous de dire que la moralité présidera au choix de nos ouvrages; notre but est d’intéresser, mais non de pervertir, et nous disons, avec assurance, que les parents pourront, sans aucune crainte, permettre à leurs enfants la lecture de notre journal.

“**Le Canadien Illustré**” paraîtra une fois par semaine, le *Vendredi*, et sera distribué immédiatement. Le NUMÉRO-PROSPECTUS que nous publions cette semaine donnera une idée de notre programme littéraire, et nous sommes convaincus que sa lecture ne pourra que plaire; plus que cela, que celui ou celle qui l’aura parcouru et prendra note des ouvrages que nous publierons, tels que: *Pharold le Bohémien ou le Val Maudé* et *Une Affaire Embrouillée*, prendra de suite un abonnement au premier numéro qui paraîtra le 5 Mai prochain.

En outre, nous sommes heureux de pouvoir annoncer aux lecteurs, qui s’abonneront à notre journal, que nous avons tous les fonds nécessaires pour subsister pendant au moins deux ans. Il n’y a donc rien à craindre de ce côté.

Si le public veut bien nous honorer de son bienveillant patronage, nous promettons qu’avant longtemps, nous leur donnerons une gravure pour chaque ouvrage qui sera en cours de publication. Nos gravures seront exécutées par les meilleurs artistes en ce genre, voulant que notre publication soit un succès. D’un autre côté, la modicité du prix de l’abonnement met “**Le Canadien Illustré**” à la portée de tout le monde. Qui ne peut disposer d’une piastre par année, pour 12 pages de matière à lire: à la fin de l’année il se trouvera propriétaire d’un très joli volume de 624 pages, contenant toutes sortes d’illustrations et sujets intéressants. Nous nous présentons avec confiance devant le public, et nous espérons qu’il saura reconnaître dignement les efforts et les sacrifices que nous nous sommes imposés, et que “**Le Canadien Illustré**” aura sa place marquée au sein de toutes les familles Canadiennes.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l’on nous fera parvenir.

Tous les numéros non vendus seront repris d’ici à un mois, afin de donner le temps de régulariser la vente.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l’abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L’abonnement est invariablement payable d’avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.



Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

PICAULT & CIE.,

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

IMPRIMERIE DU JOURNAL

Le Canadien Illustré

32, Rue Bonsecours, Montréal.

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu’il est prêt à exécuter toutes sortes d’impressions dans les deux langues, telles que :

CARTES D’AFFAIRES,
 CARTES DE VISITES,
 CARTES DE RAFFLE ET BAL,
 EN-TÊTES DE LETTRES,
 EN-TÊTES DE COMPTES,
 CIRCULAIRES,
 MEMORANDUM,
 ÉTIQUETTES,
 LETTRES FUNÉRAIRES,
 PETITES AFFICHES,
 CATALOGUES,
 PAMPHLETS,
 OUVRAGES DE LOI,
 ETC., ETC., ETC.

Le tout exécuté avec soin et sous le plus court délai.
 Les prix défient toute compétition.

J. B. BYETTE, Imp.